

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

L'avalanche : pièce valaisanne en un acte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 173-212

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHANOINE LOUIS PONCET  
DE L'ABBAYE DE ST-MAURICE

# L'AVALANCHE

PIECE VALAISANNE EN UN ACTE



AUX EDITIONS DU VERSEAU CHEZ  
ROTH ET SAUTER LAUSANNE

1933

## PERSONNAGES :

GEDEON MABILLARD, *ancien guide, 55 ans.*  
FAUSTINE MABILLARD, *sa femme, 50 ans.*  
HERIBERT MABILLARD, *leur fils, 30 ans.*  
ERICA, *sa femme, 25 ans.*  
LE CURE, *environ 50 ans.*  
EPHYSE LUGON, *avocat et notaire, 30 ans.*  
LE FACTEUR, *dans la coulisse.*

*La scène se passe dans un village valaisan de la montagne, petite station d'étrangers durant la belle saison. Le décor représente la « chambre » d'un chalet aisé.*

A DROITE, *deux portes, dont une s'ouvre sur le petit bazar exploité par Faustine Mabillard. De chaque côté de cette porte, des sacs d'épicerie entreposés. On a l'impression que la boutique déborde sur cette partie de la pièce. Dans la coulisse, un timbre placé sur une porte imaginaire annonce l'entrée des clients. Au premier plan un guéridon et une chaise.*

A GAUCHE, *porte donnant sur la cuisine. Au premier plan, vue de profil, une table recouverte d'une nappe, de quatre couverts et d'un bouquet de fleurs des Alpes. Chaises.*

AU FOND, *porte d'entrée donnant sur la place du village ; à droite, fauteuil près d'une fenêtre ; à gauche, un canapé.*

*Quelques tableaux : une ou deux images religieuses qui paraissent reléguées dans les coins les moins apparents ; bien en vue au-dessus du canapé, des sous-verre représentant des artistes de cinéma et des scènes de genre. On sent qu'une main féminine a voulu donner un petit air « ville » à cet intérieur villageois.*

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Les droits d'auteur, pour cette pièce, sont à acquitter auprès de la Maison Fetisch Frères S. A., à Lausanne, chargée de leur perception.

### AVIS IMPORTANT

La copie faite en vue d'éviter l'achat d'exemplaires est, d'après la loi, formellement interdite. Toute copie sera poursuivie.

La loi interdit toute copie ou reproduction quelconque de musique et librairie. Pour la France : code pénal 1793 - art. 425, 426, 437. Pour la Suisse : loi fédérale du 7 décembre 1922.

# L'AVALANCHE

## SCENE I

EPHYSE, FAUSTINE, puis GEDEON

*(Faustine, à droite, achève de remplir un cornet posé sur le bord d'un sac. Le timbre sonne, elle sort.)*

**EPHYSE**, *dans la coulisse.*

Bonjour, Madame Faustine. Et le patron ? de retour ?

**FAUSTINE**, *entrant.*

Il doit être dans le jardin, car il m'a semblé entendre sa voix. Il rentre enfin ! Voilà une semaine qu'on ne l'a revu au chalet.

**EPHYSE**, *entrant.*

S'il ne fait qu'arriver, je me retire. Je repasserai dans la soirée... J'ai cependant hâte de lui parler de cette intéressante affaire.

**FAUSTINE**

Je vous en prie, Monsieur Lugon, cette fois-ci ne partez pas. Ce serait la troisième, cette semaine, que vous seriez venu pour rien. Il a le temps de vous recevoir, le patron. Maintenant que le voilà rentier, il dispose de tous ses instants, tandis que les hommes de loi, comme vous, Monsieur l'avocat, n'en ont pas à perdre. *(Elle lui passe un journal qui se trouve sur le guéridon).* Là, tenez; patientez une minute et je vous l'amène.

*(Ephyse s'assied près du guéridon et parcourt le journal. Faustine entr'ouvre la porte du fond et, apercevant son mari, l'interpelle.)*

**FAUSTINE**

Eh ! Gédéon, hâte-toi, on t'attend depuis une éternité !

**GEDEON**, *déposant son piolet et sa corde près de la porte.*

Me rev'là, la femme, et bien entier. Allons, embrasse-moi, et sois fière de ton homme qui, malgré *ses* 55 ans vient d'accomplir une prouesse remarquable. Une première !... la Dent Noire par l'arête sud !... (*Il veut l'embrasser, mais elle le repousse.*) Eh bien quoi ! qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

**FAUSTINE**

Il n'y a rien de cassé. Mais il y a que tu es parti au début de la semaine, promettant de rentrer jeudi au plus tard, et que nous t'attendons en vain depuis deux jours, puisqu'il est aujourd'hui samedi. Pour la troisième fois, Monsieur l'avocat allait repartir sans t'avoir trouvé !

**GEDEON**, *de manière à ne pas être entendu d'Ephyse.*

Le mal n'eût pas été grand. (*Il jette son chapeau et son sac de montagne sur le canapé, s'avance vers Lugon qui s'est levé et lui tend la main. Assez froidement.*)

Salut ! Ephyse. Du nouveau ?

**EPHYSE,**

Pas grand'chose, Monsieur le Président...

**GEDEON**, *l'interrompant.*

Laisse-moi ce nom de côté, je ne suis pas encore à la tête de l'administration communale. Il sera assez tôt de me le donner quand les électeurs m'auront élu, s'ils le font.

**EPHYSE**

Pour moi, c'est comme si c'était déjà fait : vous êtes le candidat favori. Votre adversaire Duroux aura bien de la peine à ramasser quelques voix... Et puis, vous savez, on a travaillé dur pour vous ces jours-ci !

**GEDEON**, *sec.*

Ah !

**EPHYSE**

J'espère que vous ne l'oublierez pas, une fois Président.

**GEDEON**, *évasif*.

Evidemment.

**EPHYSE**

Hier soir encore, à l'auberge communale, j'ai fait votre apologie devant quelques-uns des plus mauvais sujets du village. Ils ont dû convenir que la Commune avait tout intérêt à mettre à sa tête un homme sympathique, qui a de l'instruction, des loisirs et... du bien.

**GEDEON**

Toujours le même bavard, Ephyse. Tu n'as guère changé depuis le temps où tu fus mon élève à l'école communale.

**EPHYSE**

J'en conviens. Mais vous avouerez que c'est vous qui avez changé, Monsieur Gédéon. Il est loin le temps où, petit instituteur, vous « régentiez » dans notre village, pour lors complètement ignoré. Depuis, les étrangers sont venus. On s'est civilisé à leur contact. Nos chalets se sont transformés en petites pensions ; des boutiques se sont ouvertes ; on a fait le métier de guide pendant les vacances ; et, avec les bons écus et les beaux billets de cent ainsi amassés, on a construit. Maintenant, on s'est retiré des affaires, les poches, je crois, assez bien garnies.

**GEDEON**

Je ne le nie pas, Ephyse, nous avons été favorisés par la Providence qui a certainement béni nos entreprises.

**FAUSTINE**

Tu exagères, Gédéon. Voilà qu'on nous croit riches parce que tu as dû renoncer à ton gagne-pain. Sachez, Monsieur Lugon, que si depuis ce printemps mon mari se refuse à faire le guide, ce n'est pas qu'il n'ait plus besoin de gagner ; mais bien parce que le métier est trop pénible

à son âge et trop dangereux. Riches ! Riches ! Si nous l'étions, croyez-vous que je me tuerais à tenir ce misérable bazar où l'on trime tous les jours que Dieu fait, pour avoir à peine à la fin de l'an de quoi payer ses contributions. Avec ça qu'on nous les augmente à chaque bordereau.

**EPHYSE**, *ironique.*

Je crois, Madame Faustine, que vous exagérez un peu votre misère ! Et le danger de la montagne n'a pas l'air d'inquiéter beaucoup Gédéon Mabillard, jusqu'à l'an dernier, le guide professionnel le plus réputé de la vallée et passé maintenant au grade de guide-rentier ! Si je ne me trompe, Monsieur rentre d'une excursion particulièrement périlleuse : la Dent Noire, par l'arête sud. (*Le timbre retentit.*)

**GEDEON**

Va servir ton client, ma femme, et laisse nous à nos affaires.

**FAUSTINE**

C'est bien ! Quant à nous traiter de riches, ça c'est trop fort. Nous ne sommes, Monsieur l'Avocat, que de pauvres montagnards travailleurs et économes. (*Elle sort.*)

**GEDEON**

C'est vrai, Ephyse, ma situation est bonne. Je puis vivre sans trop de souci du lendemain. C'est pourquoi j'ai renoncé à courir la montagne en mercenaire. Le petit commerce de Faustine fournit, bon an mal an, à nos besoins journaliers et, durant la belle saison, le Chalet des Glaciers n'est pas d'un mauvais rapport. Je n'ai plus vingt ans. Je commençais à me lasser de conduire les touristes, toujours plus difficiles à satisfaire. (*Avec une émotion contenue.*) C'est à moi, maintenant, de jouir de la montagne. Je pars seul, à l'aventure. J'évite ces sommets où tout le monde court. Sur l'alpe, vois-tu, il me faut le silence et le recueillement comme à l'église. Depuis la guerre, il n'y a plus moyen de fréquenter en paix les passages connus. On y trouve toute espèce de gens qui

troublent et profanent la solitude. N'ai-je pas rencontré, l'autre jour, deux jeunes gens qui avaient apporté, dans leur sac, un gramophone, à deux mille cinq cents mètres... Ma montagne, je l'aime passionnément, mais d'un amour jaloux. Lorsque je ne suis plus seul sur ses rocs décharnés, j'en souffre comme d'une trahison. C'est pourquoi je me borne à quelques sommets peu connus, auxquels je retourne souvent. A l'occasion, il est vrai, pour n'en pas perdre l'habitude, j'essaye un coup dur, comme celui d'hier.

### **EPHYSE**

Ça, je comprends. Mais j'avoue que je ne partage guère votre goût pour les répétitions. Quand j'ai fait un sommet j'en ai assez ; il est très rare que j'y retourne.

**GEDEON**, *avec dépit.*

Tu es bien de ta génération. Vous, les jeunes, vous ne comprenez plus la montagne. Vous grimpez, oui, et vous y êtes même très habiles. Mais vous ne le faites qu'en vue de battre des records. La splendeur de l'alpe, son âme, vous échappe. Vois-tu, pour moi la montagne est comme un beau livre que l'on ne se lasse pas de relire ; comme un être très cher, dont le visage est toujours aimé, la présence toujours désirée. Malheur au montagnard qui l'oublie et va chercher loin d'elle un bonheur et une fortune illusoires !

### **EPHYSE**

Vous devenez poète, Monsieur le Président,...

### **GEDEON**

Encore une fois, laisse-moi de côté ce titre et parlons d'autre chose. Tu désirais m'entretenir ?

**EPHYSE**, *embarrassé.*

Oui, c'est au sujet du ...

**GEDEON**, *agacé.*

... du Chalet des Glaciers, je pense ... Asseyons-nous. (*Ils se dirigent vers la table du premier plan, à gauche. Gédéon remarque que le couvert est mis.*)



(*A part*). Pourquoi a-t-on mis de nouveau le couvert ici ? (*Geste de mécontentement. Ils s'assoient. Gédéon est tourné vers la gauche. Il ne voit pas sa femme qui, rentrée par la droite et arrêtée près des sacs d'épicerie, suit la conversation.*)

### **EPHYSE**

J'ai une nouvelle proposition à vous faire. La Société anonyme qui a construit non loin de votre chalet-pension le Grand Hôtel Majestic désire, comme vous le savez, acheter votre maison pour en faire une dépendance. Elle m'a chargé de vous en offrir 50.000 fr.

(*Faustine s'extasie en silence.*)

### **GEDEON**

50.000 fr. ? (*Il réfléchit un instant.*) Je te remercie de ta proposition, mais j'ai le regret de te dire, une fois de plus, que mon chalet n'est pas à vendre. Tu le sais, du reste, puisque cette offre n'est pas la première que je repousse.

### **EPHYSE**

Mais enfin, 50.000 fr., c'est quelque chose, il me semble...

### **GEDEON**

Vous m'en offririez 100.000 que je ne le vendrais pas.

### **EPHYSE**

Et pourquoi ?

**GEDEON**, *martelant ses mots.*

Parce que je ne veux pas le vendre. C'est simple.

**EPHYSE**, *dépité.*

Je trouve cette raison plus ridicule que simple.

**GEDEON**, *éclatant.*

Sache que son bien, le montagnard qui se respecte ne l'aliène que lorsqu'il est à bout et n'a plus d'autre ressource pour faire honneur à ses engagements. Un beau lopin

de terre, fut-elle maigre, un solide chalet bien exposé au soleil, sont choses meilleures et richesses plus sûres qu'argent en banque. Notre devoir, à nous paysans, est d'arrondir notre petit domaine pour le laisser à nos fils un peu plus grand que nous ne l'avons reçu de nos pères, afin que la race se perpétue sur son propre sol et que le pays dure.

### **EPHYSE**

Cela serait parfait si vous laissiez derrière vous une belle lignée de descendants. Mais ce n'est pas votre fils unique Héribert qui reprendra jamais le Bazar de la Poste ni le Chalet des Glaciers. Il est à Lausanne engagé à fond dans les entreprises de son beau-père. Le restaurant Weissmann est une affaire autrement importante. Tenez, lorsque vous êtes arrivé, je lisais justement dans la *Tribune de Lausanne* que le restaurant entièrement transformé serait rouvert demain et qu'à cette occasion on donnerait dès ce soir une fête splendide.

### **GEDEON**

Tout ce tapage ne me dit rien qui vaille. J'aimerais mieux que mon pauvre Héribert ne soit jamais entré dans cette maison et soit resté paysan comme ses père et mère.

**FAUSTINE**, *intervenant.*

La rengaine recommence !

**GEDEON**, *qui se retourne.*

Ah ! c'est toi.

### **FAUSTINE**

Oui, c'est moi. J'estime qu'il est de mon devoir d'intervenir pour t'empêcher de refuser à la légère une offre intéressante. Tu vois toujours tout en noir. Le jour où notre Héribert a demandé et obtenu la main d'Erica Weissmann, un parti inespéré, la fille de notre meilleur pensionnaire du Chalet des Glaciers, tu as pleuré. Lorsque son beau-père lui a donné l'occasion de s'établir à Lausanne, l'associant à ses affaires et lui confiant la charge de maître-d'hôtel de la maison, tu as pleuré. Le jour du mariage, un

mariage princier, s'il vous plaît, Monsieur Lugon, tu as pleuré encore. Le jour où tu gagneras un million à la loterie, tu es capable de fondre en larmes !

### **GEDEON**

Faustine, avoue qu'Héribert eût été plus heureux avec une bonne fille de chez nous. Il y aurait eu moins d'apparence, mais plus de fond ; et, en mariage, je crois que c'est cela qui compte.

### **FAUSTINE**

Ils s'aimaient, c'est l'essentiel.

### **GEDEON**

Dis plutôt : il l'aimait et, certes, il l'aime encore. Quant à elle je n'ai jamais cru très fort à son amour.

### **FAUSTINE**

Gédéon ! peux-tu dire ? Ne te souviens-tu pas comme elle le cajolait durant ces premiers mois de leur mariage qu'ils ont passés ici ? Elle ne savait qu'inventer pour lui faire plaisir ! Les cinq ans qu'ils ont vécus à Lausanne n'ont-ils pas été cinq ans de bonheur sans nuage ? Et depuis deux mois qu'Héribert se soigne chez nous, ne lui écrit-elle pas toutes les semaines les lettres les plus affectueuses ? Il y a bien eu un peu d'orage ces derniers temps ; mais, crois-moi, ce ne sera rien. Ils s'aiment trop ! (*Un temps.*) Et ne lui a-t-elle pas donné un amour d'enfant, un vrai petit monsieur de la ville : Maxime ?

### **GEDEON**

Oui, cela est. Mais, en retour, que ne lui a-t-il pas sacrifié ? Son coin de terre qu'il aimait, certes ; ses parents ; sa foi, du moins partiellement ; et surtout sa liberté. Il doit sans cesse s'occuper d'elle, satisfaire ses moindres caprices. Tout cela, c'est l'amour des villes. L'amour de la montagne, c'est une femme qui se donne corps et âme et qui n'a pas peur de vous faire de beaux enfants joufflus ; qui peine avec vous jusqu'à la limite de ses forces et au-delà, s'il le faut. Son cœur ne se nourrit pas de toutes ces mièvreries. Elle vous demande d'être bon époux

et bon père : cela lui suffit. On jugera Erica à l'heure de l'épreuve. J'ai pleuré, c'est vrai, quand j'ai su ce mariage inévitable. J'ai pleuré, c'est vrai, quand j'ai compris qu'Héribert quitterait la vallée. Ah ! j'avais bien prévu que sa robuste constitution de montagnard, privée de l'air natal et du bon soleil que Dieu déverse sur nos Alpes, ne résisterait pas longtemps à la lourde atmosphère de la ville, ni au travail nocturne du grand restaurant. L'événement m'a donné raison, puisque voilà deux mois que les médecins nous l'ont renvoyé. J'ai pleuré, c'est vrai, le jour du mariage. Les fleurs, les autos, un grand dîner, tout cela n'est pas l'important chez nous ; et c'était bien la première fois qu'un de la famille était marié à la sacristie.

### **FAUSTINE**

Il ne pouvait en être autrement, puisque les Weissmann sont d'origine juive et qu'Erica a été élevée en dehors de toute religion. Mais enfin, ils avaient obtenu les dispenses et leurs papiers étaient en règle. C'est l'essentiel.

### **GEDEON**

L'essentiel !... soit !... mais pour le cœur...

### **EPHYSE**

Avec tout cela nous sommes bien loin de la question du Chalet des Glaciers.

### **GEDEON**

Je t'ai dit ma résolution...

### **EPHYSE**

50.000 fr.

### **GEDEON**

... et je n'en changerai pas.

### **FAUSTINE**

50.000 fr., c'est une proposition à considérer.

**EPHYSE**

50.000...

**GEDEON,** *furieux.*

Ce ne sera pas 50.000, ni 100.000, ni le million qui me feront changer d'avis. Mon chalet est à moi et je le garde. Tiens-le toi pour dit, mon cher Ephyse. Et toi, la femme, occupe-toi de ta boutique.

**FAUSTINE**

Oh ! Oh ! Monsieur fait un coup d'Etat. Vous ne vous êtes pourtant pas toujours porté si mal de suivre mes conseils en affaires. N'est-ce pas grâce à moi que tu as placé tes fonds dans l'affaire Weissmann. Si je ne me trompe, ils ont rapporté presque du 10 %.

**GEDEON**

C'est vrai, nous avons touché depuis quelques années des intérêts assez élevés. Mais ce placement n'est pas sans me causer quelque inquiétude, surtout depuis qu'ils ont associé à l'affaire cet ingénieur hongrois qui jongle trop facilement avec les billets de mille.

**EPHYSE,** *intéressé.*

Ah ! Comment s'appelle-t-il ?

**GEDEON**

C'est un beau parleur nommé Schula, qui ne me revient guère.

**FAUSTINE**

Encore ?... Un homme charmant, au contraire, Monsieur l'avocat, et poli. Si vous l'aviez entendu m'appeler « Madame Mabillard », lorsqu'il est venu ici cet hiver avec Monsieur et Madame Weissmann. Ce n'est pas un timide, celui-là ! Grâce à son esprit d'initiative le restaurant Weissmann est maintenant le premier de Lausanne.

**GEDEON**

C'est facile d'avoir des initiatives généreuses avec l'argent des autres.

**FAUSTINE**

Tu aurais dû le garder dans ton bas de laine, ton argent !

**GEDEON**

Il y serait plus en sûreté !

**FAUSTINE**

Tu fais moins le difficile quand tu reçois tes intérêts sous la forme d'un beau chèque de la Banque Panchaud et C<sup>ie</sup> à Lausanne. Dire que si je n'avais pas été là, ils te les auraient rendus au mois de décembre, tes fonds, et tu n'aurais eu qu'à les placer au 3 % à la caisse Raiffeisen. La belle opération !

**GEDEON**

Il eût mieux valu les retirer que de fournir cette caution.

**EPHYSE, étonné.**

Une caution ?

**GEDEON**

Oui, un malheureuse caution de 50.000 fr. qu'ils m'ont obligé de leur fournir comme part aux frais de transformation de l'établissement. Ils m'ont mis le marché à la main : ou donner la caution, et, dans ce cas, ils continueraient à me servir de beaux intérêts sur les sommes préalablement engagées, ou alors retirer ces mêmes sommes. Tu sais comme il est difficile en ce moment de trouver un placement rémunérateur. J'ai cédé aux belles paroles, afin de ne pas humilier Héribert devant sa femme et ses beaux-parents, et pour avoir la paix avec celle-ci. (*Il désigne Faustine.*)

**FAUSTINE**

Tu as bien fait. Du reste, bientôt tu ne regretteras plus rien. Tiens, lis ceci. (*Elle lui présente le journal.*)

**GEDEON**, *lit.*

« Tout ce que Lausanne comporte d'élégance se rendra demain au grand gala organisé par le restaurant Weissmann à l'occasion de sa réouverture. Le brillant établissement est à même de satisfaire les plus difficiles et fait honneur à notre ville. Nous devons les nouvelles dispositions intérieures au célèbre ingénieur hongrois Schula, qui s'est déjà fait remarquer par de superbes réussites dans d'autres villes de notre pays et de l'étranger. »...

Je n'ai pas confiance. (*Il dépose le journal sur la table.*)

**EPHYSE**, *à part.*

Moi non plus. 50.000 fr. de caution ! Une piste à suivre... (*haut*) Et Héribert, sera-t-il de l'inauguration ?

**FAUSTINE**

Non, le docteur lui interdit de redescendre en plaine pour l'instant. (*Ils se lèvent.*)

**EPHYSE**

Alors, plus rien à espérer au sujet du Chalet des Glaciers ?

**GEDEON**, *sec.*

Non. (*Il ramasse son sac et son chapeau, puis sort par la gauche.*)

**EPHYSE**, *criant.*

Réfléchissez encore un jour ou deux, Monsieur le Président. Je ne prends pas cela pour votre dernier mot. (*Il se dirige vers le magasin, accompagné de Faustine.*) Au revoir, Madame Faustine. Tâchez de le faire changer d'avis.

**FAUSTINE**

Je m'y essayerai.  
(*Ephyse sort.*)

SCENE II

**FAUSTINE, seule**

**FAUSTINE**

50.000 fr. ! Quelle aubaine, pour un chalet de 15 chambres ! Et je serais débarrassée de tout le souci de l'été. Ah ! il ne sait pas, Gédéon, ce que c'est difficile de traiter avec les clients et le personnel. C'est très joli de bavarder sur la terrasse, de faire le patron. Mais la peine, celle qui ne se voit pas, c'est moi qui l'ai. J'aurais bien aussi le droit de me reposer à mon âge. Puis, ces 50.000 fr. on pourrait les caser dans l'affaire, et alors ce serait des rentes, des vraies, celles-là.

SCENE III

**FAUSTINE, GEDEON**

**GEDEON, *rentre.***

C'est midi sonné. Pourquoi ne mange-t-on pas, et pourquoi avoir mis le couvert dans la « chambre » et non dans la cuisine, comme à l'ordinaire ?

**FAUSTINE**

C'est que la « demoiselle » a téléphoné qu'elle arriverait par la poste d'une heure.

**GEDEON**

Est-ce une raison de bouleverser la maison parce qu'Erica arrive ? Du reste, pourquoi l'appelles-tu toujours la « demoiselle » ? N'est-elle pas ta fille depuis ce beau mariage ?

**FAUSTINE**

Elle l'est bien. Mais, comprends-tu, elle reste un peu pour moi, malgré tout, la belle demoiselle qui venait en vacances autrefois au chalet.



**GEDEON**, *bougon*.

Et à cause de cette péronnelle, c'est le vieux que l'on sacrifie toujours.

**FAUSTINE**

Tu es insupportable, Gédéon. On dirait que la seule idée de la présence de ta belle-fille dans la maison te met la bile à l'envers. Elle est pourtant pleine d'attentions à ton égard. Elle te réserve ses meilleurs sourires.

**GEDEON**

Je te dis que tout est faux en elle, jusqu'à ses témoignages d'affection.

**FAUSTINE**

Tu l'accuses à tort. As-tu une seule preuve de ce prétendu manque de sincérité ?

**GEDEON**

Tu tiens à les connaître, mes preuves ?...

Pourquoi, lorsque notre fils est sous son empire, se montre-t-il si froid, lui si affectueux jadis et si communicatif ?

**FAUSTINE**

C'est naturel. Les jeunes ont leurs affaires et nous les nôtres. Il faut savoir le comprendre.

**GEDEON**

Je le comprends assez, Faustine, mais il y a des nuances. Avec ses plus aimables sourires, elle fait tout pour détacher de nous notre Héribert et soustraire le petit Maxime à notre influence. Nous l'a-t-elle jamais confié une journée ? Ne fallait-il pas avoir sans cesse entre lui et nous cette insupportable nurse ? Elle espace de plus en plus ses visites. Et ne vient-elle pas de le placer dans un home d'enfants à Villars. Pauvre petiot, comme nous l'aurions aimé et choyé ! On a l'air rudes, nous autres à la montagne, et on n'en a pas moins le cœur trop tendre.

**FAUSTINE**

Tu exagères, mon homme. Ce que tu viens d'avancer

ne prouve rien ou pas grand'chose. Et j'attendrai, je crois, longtemps encore tes fameuses preuves de la duplicité de notre belle-fille.

**GEDEON**

Si je n'ai pas de preuves matérielles de cette duplicité, j'en ai, du moins, une plus convaincante : je la sens.

**FAUSTINE**

Tu es par trop injuste, Gédéon.

**GEDEON**

Dieu veuille que je me trompe ! Mais j'ai le pressentiment que, par cette femme, il ne nous viendra que du malheur. Mieux eût valu pour nous, je te le répète, que notre fils continuât à vivre ici la vie simple que nos ancêtres et nous-mêmes y avons vécue. (*Long silence.*)

**FAUSTINE**, *ajustant son chapeau valaisan.*

Il est bientôt l'heure de la poste. Je vais à la rencontre d'Erica. Tu répondras aux clients. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE IV

**GEDEON, seul ; puis LE CURE**

**GEDEON**, *bourre sa pipe avec soin, l'allume et soupire profondément.*

Ah ! pauvre Gédéon ! je ne sais trop ce que l'avenir te réserve. (*Timbre. Gédéon sort.*)

**GEDEON**, *dans la coulisse.*

Bonjour, Monsieur le Curé.

**LE CURE**, *dans la coulisse.*

Bonjour Gédéon. De retour ?

**GEDEON**

Oui, Monsieur le Curé, et d'une belle course. J'ai fait la Dent Noire par l'arête sud.

**LE CURE**

C'est vrai ? Pour un événement, c'en est un ! Il faudra me raconter cela par le détail. Je n'ai pas le temps de vous écouter maintenant. J'ai quelques confrères à déjeuner, qui redescendent par la prochaine poste. En les accompagnant, je repasserai faire un bout de causerie. Cette première m'intéresse au plus haut point. (*Un temps.*) Donnez-moi vite un paquet de « Monthey forts » et je me sauve. A tout à l'heure, Gédéon.

**GEDEON**

A tout à l'heure, Monsieur le Curé.

SCENE V

**HERIBERT, GEDEON**

(*Héribert arrive par la gauche. Il est en pantoufles, une écharpe autour du cou, l'air assez défait. A Gédéon, qui rentre par la droite.*)

**HERIBERT**

Bonjour, papa. Vous voilà enfin de retour. Que j'en suis heureux !

**GEDEON**

Toi aussi, tu étais en peine de moi, garçon ? Tu sais bien que nulle tête n'est plus calme que la mienne dans les passages difficiles ; nul pied plus sûr.

**HERIBERT**

Oh ! ce n'est pas cela ; je n'avais aucune crainte à votre sujet. Mais... j'ai hâte de vous parler. C'est pourquoi je vous disais que j'étais heureux de votre retour.

**GEDEON**

Qu'y a-t-il, mon pauvre garçon ? Comme te voilà pâle et défait. Ton mal aurait-il empiré depuis mon départ ?

**HERIBERT**

Non, père. Ma gorge est mieux, mais c'est le cœur qui est atteint.

**GEDEON**

Je ne comprends pas. Explique-toi.

**HERIBERT**

Erica.

**GEDEON**

Erica ?

**HERIBERT**

Je ne sais ce qui se passe en elle. Depuis quelques semaines, ses lettres m'étonnaient par leur futilité, puis elles m'ont peiné par leur indifférence. Enfin, cette peine s'est changée en une telle angoisse, à la réception de la dernière, que je lui ai téléphoné jeudi pour lui dire combien je m'ennuyais d'elle, combien j'avais hâte de la revoir et la suppliant de me rejoindre bien vite ici. Elle se fit prier pour venir au téléphone. Sa voix était sèche. Elle mit en avant mille prétextes futiles pour différer son départ. Toujours faible devant elle, j'ai cédé. Mais sa lettre d'hier était si étrange que, n'y tenant plus, je lui ai télégraphié que mon état réclamait impérieusement sa présence à mon chevet et que son devoir était de venir au plus vite. Je ne m'explique pas son attitude, à moins que...

**GEDEON**

A moins que ?...

**HERIBERT**

Je n'ose y croire.

**GEDEON**

... Il n'y ait un homme là-dessous ?

**HERIBERT**, *s'effondre sur une chaise en sanglotant.*

... Oui... (*Un temps.*)

**GEDEON**

Mon pauvre grand, ne te laisse pas abattre par une simple supposition. As-tu seulement quelque indice sérieux ?

**HERIBERT**

Non. Mais une angoisse qui me prend à la gorge chaque fois que je pense à Erica et qui augmente à mesure que j'essaye de percer le sens réel de ses dernières lettres et surtout celui de certaines phrases qu'elle m'a dites au téléphone avant-hier. Lorsque je réalise que, peut-être, tout mon bonheur passé est anéanti déjà, ou en voie de l'être, ça devient épouvantable. Les nuits surtout sont un vrai martyr. Le jour, passe encore ! On se raisonne, on s'occupe un peu. Mais la nuit, c'est horrible. Toutes les conséquences atroces de ce drame brutal se présentent à mon imagination : notre amour détruit ; notre foyer dispersé ; le divorce, peut-être. Et mon petit Maxime, si mignon, si caressant, qui nous appelait ses deux amours, pauvre ange, que deviendra-t-il en tout cela ? Puis il y a cette obsession intolérable : un autre... un autre... (*il sanglote*).

**GEDEON**

Allons, sois courageux, Héribert. Ne te tourne pas le sang avant de t'être expliqué avec elle, avant d'avoir une certitude.

**HERIBERT**, *se lève.*

Je serai courageux, père, pardonnez-moi cet instant de faiblesse ; le coup était si imprévu.

**GEDEON**

Va-t-en achever ta toilette. Que ta femme ne te trouve pas trop défait. (*Héribert sort à droite. Le timbre retentit. Gédéon va répondre.*)

SCENE VI

**LE FACTEUR, dans la coulisse ; GEDEON,  
puis ERICA et FAUSTINE.**

**LE FACTEUR,** *qui ne paraît pas en scène.*

Salut !

**GEDEON**

Salut, facteur !

**LE FACTEUR**

Un express recommandé pour vous, Monsieur Mabilard.

**GEDEON**

Tiens ! D'où cela vient-il ?

**LE FACTEUR,** *lisant.*

La Banque Panchaud et C<sup>ie</sup>, à Lausanne.

**GEDEON**

C'est sûrement mon chèque trimestriel qui aurait dû m'être versé il y a quinze jours. J'ai bien fait de réclamer. Voyez-vous, facteur, même dans les grandes Banques, il y a parfois du désordre.

**LE FACTEUR**

C'est vrai. Voulez-vous, s'il vous plaît, signer le reçu.

**GEDEON**

Voilà qui est fait.

*(Erica, très élégante, une petite valise à la main, entre par le fond, suivie de Faustine qui la couve des yeux. Elle jette un regard circulaire dans la pièce et l'arrête, contrariée, sur les sacs d'épicerie.)*

**ERICA**

Eh bien ! Il n'y a personne ici ?... Tiens, l'épicerie envahit de nouveau la salle à manger.

**FAUSTINE**

Il y a si peu de place de l'autre côté. J'y vois plus clair ici pour remplir mes cornets.

**ERICA**

Je ne déteste rien tant que cette odeur de sucre et de café. (*Avisant les images pieuses.*) Les mômeries, elles aussi, ont repris leur place. (*Elle éclate de rire.*) J'avais pourtant bien insisté auprès d'Héribert pour qu'il les brûlât !

**FAUSTINE**

Le père et moi y tenons... un peu. Vous ne pouvez pas très bien comprendre cela, vous. Et tant que vous n'êtes pas ici, ça ne gêne personne.

(*Gédéon entre, tenant à la main un pli cacheté qu'il glisse ensuite dans sa poche.*)

**ERICA**, *lui serre la main.*

Vous allez bien, Monsieur Mabillard ?

**GEDEON**

Ma foi, pas trop mal, Erica. Un peu comme les vieux, cependant. Et vous-même ? Vous avez fait bon voyage ?

**ERICA**

Oui, assez bon, du moins aussi bon qu'il est possible. Ce n'est pas drôle de voyager en auto dans ce pays de chèvres... Mais, je ne vois pas Héribert. Il est donc plus mal ?

**FAUSTINE**

Il est certainement dans sa chambre. Allez le surprendre. Vous déposerez votre bagage là-haut et vous redescendrez vite à table avec votre petit mari, qui est mieux.

**ERICA**, *désappointée.*

Ah ! il est mieux ! (*Un temps.*) Vous m'avez attendue pour manger. C'est ridicule. Vous deviez bien penser que je ne manquerais pas de déjeuner au Buffet de la gare, avant le départ de l'auto postale... (*Un temps.*) Puisque

Héribert est debout, je ne ferai ici qu'une apparition. Je ne veux même pas me déshabiller et je repartirai par la poste descendante. Je tiens à être à Lausanne ce soir pour le grand bal d'ouverture du restaurant. C'était bien la peine de me déranger à pareil jour ! (*Etonnement de Faus-tine ; Gédéon se renferme dans un mutisme absolu.*)

## SCENE VII

### LES MEMES, HERIBERT

**HERIBERT**, *entre à droite, hésitant. Il a complété sa toilette.*

Erica ! (*Il se précipite vers elle. Au moment de l'embrasser, il marque une légère hésitation, puis se ressaisit et l'embrasse.*)

**ERICA**, *le prenant par les épaules.*

Fais voir ta tête de mourant ? Eh bien ! vrai, tu n'en as pas l'air.

(*Héribert et Erica descendent au premier plan. Gédéon gagne lentement le canapé ; il s'assied et assiste silencieux à la suite de la scène.*)

**HERIBERT**

Erica, je suis faible encore, et j'avais besoin de toi. (*Il s'assied à droite du guéridon, tandis qu'Erica, restée debout, lui fait face.*)

**ERICA**

Enfant gâté ! Tu as ici tout ce qu'il te faut. Ton père qui ne te refuse rien, ta mère qui te couve comme une mère poule. Et tu trouves encore le moyen de me déranger à la veille d'une inauguration si importante. Tu pouvais patienter deux ou trois jours. Déjà ton téléphone de l'autre soir m'avait excédée. Pour te répondre, je suis sortie de mon lit où me retenait une migraine terrible.



Hier, ton télégramme m'a bouleversée. Je quitte tout ; j'accours à ton chevet, pensant trouver presque un moribond, et Monsieur est debout ! C'est tout de même un peu fort ! Quel besoin avais-tu de moi en ce moment ?

**HERIBERT**

Si je t'ai adressé hier soir cet appel désespéré, c'est que j'avais un impérieux besoin de toi. Il fallait à tout prix que je te voie, que je te parle. Tu parais ne pas me comprendre, mais je sais bien que sous cette apparence tu saisis parfaitement le fond de mon angoisse. Mon corps se guérit, mais c'est mon âme qui peu à peu se meurt. Depuis plusieurs semaines il se passe quelque chose en toi que je ne m'explique point. Tes lettres ne sont plus ce qu'elles étaient auparavant. Ta voix même a pris avec moi une dureté insoupçonnée. Erica, je t'en supplie, dis-moi la vérité. Qu'as-tu ? Que t'ai-je fait ?

**ERICA**

Et ne pourrais-je pas te poser les mêmes questions ?... Moi aussi, je souffre de ton attitude étrange. Pourquoi me témoigner une telle indifférence ? Quelles attentions as-tu pour moi ? Est-ce que je compte encore dans ta vie ? L'avouerai-je ?... Par ta froideur et ta dureté, tu m'as brisé le cœur.

**HERIBERT**, *atterré.*

Moi ? moi ?

**ERICA**

Toi, oui... et non depuis quelques semaines, mais depuis une année, au moins.

**HERIBERT**, *de plus en plus abasourdi.*

Depuis une année ! Mais alors... tes lettres ? Celles que tu m'écrivais encore au début de notre séparation, il y a deux mois à peine ?

**ERICA**, *évasive.*

Mes lettres... oui...

**HERIBERT**

Ces lettres dans lesquelles tu m'adressais les protestations de l'amour le plus ardent, le plus passionné. (*Il tire de sa poche une liasse de lettres et lit.*)

Mon Héribert chéri,

«... Que j'ai hâte de te rejoindre... Sans toi, Lausanne est plus vide qu'un désert. Ecris-moi bien vite, mon amour, c'est si dur d'être séparée de celui qui est toute ma raison de vivre. »

Mon petit Héribert,

«... Tu as fait de moi la femme la plus heureuse. Par toi, j'ai trouvé le bonheur complet... »

Ces lettres, elles ne disaient pas la vérité ?

**ERICA,** *évasive.*

Peut-être...

**HERIBERT**

Erica, je t'en supplie. Insulte-moi ; fais-moi la scène la plus violente ; soit ! Mais quitte ce masque de glace, ce regard de fer. Et dis-moi, au nom de tout ce bonheur que nous avons connu pendant cinq ans, dis-moi la vérité. Quand tu m'écrivais ces choses si douces à mon cœur, les pensais-tu, ou était-ce mensonges ?

**ERICA,** *avec une certaine émotion.*

J'essayais alors de me rattacher à mon bonheur, qui déjà n'était plus. J'y voulais croire encore et je m'illusionnais.

**HERIBERT**

Tu étais malheureuse avec moi ?

**ERICA**

Atrocement.

**HERIBERT**

Et pourquoi ne pas me le dire ? Pourquoi m'écrire tout le contraire ; m'entretenir dans une fausse sécurité ?

**ERICA**, *émue.*

J'ai cru, par ces pauvres mensonges, sauver les dernières ruines de mon bonheur.

**HERIBERT**

C'est affreux, Erica. Non, non, tu ne dis pas la vérité. Tes lettres étaient vraies, elles me donnaient trop de joie. Non, non, ce n'était pas des mensonges, c'est impossible. Il y a autre chose là-dessous.

**ERICA**, *qui reprend son masque.*

Autre chose ?

**HERIBERT**

Oui, autre chose. Avoue-le, je suis prêt à tout entendre... à tout pardonner. Avoue ce que révèle ton attitude de ces dernières semaines... le ton même de tes lettres...

**ERICA**

Que veux-tu dire ? Explique-toi... C'est absurde.

**HERIBERT**

Ecoute. (*Il lit une nouvelle lettre.*)

Mon Héribert,

« Je ne trouve plus une minute pour t'écrire. Nous sommes en plein bouleversement. Partout des maçons, des menuisiers, des peintres... Notre nouvel associé, l'ingénieur Schula... (*Héribert et Erica ont chacun un léger tressaillement*) mène les opérations à merveilles. Il est partout, voit tout, décide de tout, avec une sûreté de vue admirable... Il est charmant. Nous avons fait avec lui et les Bloch une superbe randonnée dans le Jura, dimanche dernier. » (*Il prend une autre lettre.*)

Cher Héribert,

« Dans quinze jours, l'inauguration. Nous prévoyons des fêtes superbes. Le samedi soir, bal très chic, conduit par un jazz londonien engagé tout exprès. A 2 h. du matin, souper-surprise. Nous ne savons pas encore ce que sera la surprise ; mais ce sera sûrement très bien, puisque c'est

une trouvaille de Monsieur Schula. Il est de première force. Il a aiguillé notre maison sur la voie de la fortune. Toute la ville parle de notre nouvelle installation. Que tu es nigaud d'être malade en ce moment ! »

**ERICA**

Je ne comprends pas ce que tu reproches à ces lettres.

**HERIBERT**

Ne remarques-tu pas, Erica, qu'il y a en elles des absents ?... Cela crève les yeux.

**ERICA**

Qui ?

**HERIBERT**

Ceux-là mêmes qui devraient te tenir le plus à cœur : ton petit Maxime... et moi !...

**ERICA**

Non, mais c'est ridicule. Ai-je quitté Lausanne et suis-je accourue ici pour entendre une scène de jalousie ? Tu voudrais peut-être que j'écrive votre nom à chaque ligne !

**HERIBERT**

Je ne te demande pas cela... mais il y a la manière. Et comment expliquer ton long silence des deux dernières semaines. Trois lettres sans réponse. Enfin, mercredi, ce billet laconique :

Héribert,

« Je ne comprends rien à ta nervosité. Tu devrais être assez grand pour réaliser le travail que nous avons ces jours-ci. Quand on est lancée dans le tourbillon des affaires, on n'a pas le temps de jouer sa petite Madame de Sévigné. Si mon père et Othon Schula étaient de la même trempe que toi, il y a longtemps que le restaurant Weissmann serait à l'eau. »

**ERICA,**

Où veux-tu en venir ? Qu'as-tu encore découvert en

ces lignes ? Ah ! que je reconnais ta mesquinerie, ton esprit ombrageux ! Je suis heureuse que tes parents observent, une bonne fois, cette petite guerre sourde que tu me fais, depuis si longtemps. C'est cela, cette attitude de montagnard soupçonneux ; ce manque de compréhension à l'égard de la femme intelligente que je suis ; cet égoïsme qui te faisait croire au bonheur commun, quand toi seul était heureux ; c'est cela qui a tué en moi l'amour. Car, de même qu'il naît et s'entretient de petites choses, l'amour meurt peu à peu lorsqu'on les lui refuse.

**HERIBERT**, *se lève et marche vers Erica qui, peu à peu, recule vers la table de gauche.*

Sois juste ! Ne t'ai-je pas donné tout, sacrifié tout, jusqu'à mes parents, (*honteux*) jusqu'à mes pratiques religieuses ?... Je t'ai aimée ; je t'aime encore plus que tout au monde. Nous autres montagnards, c'est du fond de l'être que nous aimons. Il y paraît peu en surface. Mais quand nous nous sommes donnés une fois, c'est pour toujours. Il ne nous semble point nécessaire de le redire à chaque instant. Notre amour, nous le manifestons à toute heure, en luttant, en peinant pour notre foyer. Durant ces cinq ans, toute mon activité n'a-t-elle pas été tendue vers ce but unique : assurer ton avenir et celui de Maxime. Trop préoccupé, peut-être, de cette pensée, j'ai négligé un peu ces riens dont se nourrit l'amour factice. J'aurais dû moins peiner et t'amuser davantage. Chez nous, on ne pense pas à cela, (*dur*) Mais il y en a d'autres, sans doute, qui y pensent, et c'est à ceux-là que va l'amour des femmes superficielles. Avoue-le, Erica, il y a entre toi et moi...

**ERICA**, *de plus en plus troublée.*

Il y a ?

**HERIBERT**

Schula !...

**ERICA**, *s'effondre sur une chaise. Elle a une crise de larmes et, dans un sanglot, avoue.*

C'est vrai !

**HERIBERT**

Ne l'avais-je pas senti, papa ?

**GEDEON**

Canaille !

**FAUSTINE**, *qui, durant toute la scène est restée assise près de la porte de la cuisine, sort en pleurant.*

C'est-y, Dieu, possible !

## SCENE VIII

### LES MEMES, moins FAUSTINE

**HERIBERT**, *méprisant.*

Erica, tu as pu t'amouracher de ce métèque ?

**ERICA**, *se reprenant.*

Je ne te permettrai pas de l'insulter ; Othon Schula est un être exceptionnel. Cet homme qui a commencé avec rien est maintenant à la tête du plus puissant trust hôtelier du Continent. Le sentiment que je nourris à son égard n'a rien d'une passion vulgaire et mon amour est fait surtout d'admiration. Ah ! qu'il me comprend, celui-là ! Il ne m'aurait pas réduite au rôle effacé de ménagère. Que ne l'ai-je rencontré plus tôt... (*un temps*) Il n'est cependant jamais trop tard pour refaire sa vie.

**HERIBERT**

Tu en es là. Songes-tu qu'un divorce est une chose horrible. Eh quoi ! tout ce bonheur, toute cette vie intérieure de nos deux êtres, tout cet amour dont fut bâti notre foyer, tu les disperserais aux quatre vents du ciel ! De gaîté de cœur, tu bouleverserais de fond en comble ce nid que nous avons mis cinq ans à construire ! Ne l'as-tu pas aimé, Erica ? N'as-tu pas trouvé en lui la paix et la joie véritables ?

**ERICA**

Je les y ai trouvées.

**HERIBERT**

Grâce à qui ?

**ERICA**

Grâce à toi. Mais n'oublie pas, Héribert, que toi aussi tu y fus heureux, et par moi.

**HERIBERT**

C'est vrai, (*long silence*) Et pourquoi, Erica, ce bonheur ne continuerait-il pas ?

**ERICA**

Que sais-je ?... Il n'est peut-être pas irrémédiablement détruit...

**HERIBERT**

Si tu le voulais, il pourrait reflleurir. J'ai trop souffert depuis trois jours à la pensée d'une séparation possible, pour ne pas être prêt à pardonner tout, plutôt que d'en arriver là. Erica, reste ici ce soir et tout sera oublié ... Ta présence achèvera ma guérison et nous repartirons ensemble à Lausanne, dans quelques jours.

**ERICA**, *grande hésitation.*

Que je reste... (*long silence*) ... (*se reprenant*) Mais non. c'est impossible. Et le bal de ce soir ? et la fête de demain ? Ma présence est indispensable. Je ne puis abandonner en pareille occasion mon père ni Othon Schula ; ils n'y comprendraient rien !

**HERIBERT**

Tu préfères m'abandonner, moi, et ton petit Maxime, pour toujours. Car, (*décidé*) sache bien que si tu me quittes aujourd'hui, ce sera fini entre nous.

**ERICA**

Quant à moi, ce départ je ne le considérerai pas comme

une rupture définitive. Héribert, je ne puis rester ce soir. Il me faut absolument quelques jours loin de toute influence. Il faut que je rentre chez mes parents avant une décision irrémédiable.

**HERIBERT**

Dis plutôt que tu veux aller rejoindre cet homme,... ton amant.

**ERICA**

Tais-toi ! Te n'accepte pas pareille accusation.

**HERIBERT**

Les apparences, pourtant... Tes aveux de tout à l'heure...

**ERICA**

Je t'ai manqué, Héribert, par l'esprit et par le cœur, c'est vrai. Mais c'est tout. Je le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde : la tête de mon enfant.

**HERIBERT**

Je te crois... « par l'esprit et par le cœur »... et c'est déjà beaucoup. Cependant, pour l'amour de notre petit, je pardonne ; mais reste, reste ici ce soir. Aurais-tu le courage d'en faire un de ces malheureux sans cesse ballotté entre l'amour de son père et de sa mère ? Aurais-tu le courage d'en faire un enfant sans foyer, un malheureux, certainement ; un désespéré, peut-être ? Songe à ce blondin aux doux yeux ; songe à ce petit être qui est un peu de nous-mêmes, notre sang, notre vie, notre cœur... Notre amour est mort, soit ! Erica, ne tue pas notre enfant. Reste,... reste à cause de lui. *(Il tombe à ses genoux et lui prend les mains. Erica, très émue, joue avec le journal qu'elle a saisi distraitemment sur la table.)*

**ERICA**, *prête à céder.*

Maxime... *(un temps)* ... c'est vrai...

**HERIBERT**, *suppliant.*

Ne dis pas non, mon Erica.



**ERICA**, dont l'attention est attirée depuis quelques instants par l'article concernant le restaurant Weissmann, lit à haute voix.

« Tout ce que Lausanne comporte d'élégance se rendra demain au grand gala... » (*Elle achève sa lecture en silence et semble en proie à une grande hésitation. Alors, on entend au loin une trompe d'auto. Sa résolution est prise. Elle se lève brusquement.*) La poste va repartir. Moi aussi, il faut que je reparte. (*Elle prend sa valise et se dirige vers la porte.*) Adieu, Héribert !

**HERIBERT**

Erica, ne fais pas cela, je t'en supplie. Réfléchis encore. C'est pour toujours.

**ERICA**, sur le pas de la porte se retourne.

Adieu... Peut-être reviendrai-je. (*Elle s'enfuit.*)

(*Héribert fait quelques pas vers la porte ; hésite, puis revient en arrière. Il reste atterré au milieu de la scène. Long silence. Trompe d'auto.*)

**HERIBERT**, se précipite à la fenêtre ; l'ouvre et crie, désespéré.

Erica, Erica, reviens ! reviens !... (*Bruit d'une auto qui démarre ; Héribert s'affaisse sur le fauteuil en sanglotant.*)

## SCENE IX

**GEDEON, HERIBERT**

**GEDEON**, se levant furieux.

La chienne ! (*Il se dirige vers la droite et pose sa main sur l'épaule d'Héribert.*) Mon pauvre gars, te voilà bien logé. (*Long silence.*)

**HERIBERT**

Auriez-vous cru cela possible, papa ? une telle cruauté.

**GEDEON**

Cela ne m'étonne guère.

**HERIBERT**

Moi, jamais !... Je jugeais de ses sentiments sur les miens. Je l'aimais si totalement que je n'ai pas vu venir l'orage et n'ai rien fait pour l'éviter... Que faire ? Tout est bien fini entre nous, n'est-ce pas ?

**GEDEON**

Il vaudrait mieux, sans doute, qu'il en soit ainsi ; cependant, comme je te connais, je sais que tu la reprendras si elle revient.

**HERIBERT**

Il me semble que non... Mais crois-tu qu'elle revienne ?

SCENE X

**LES MEMES, FAUSTINE, LE CURE**

**FAUSTINE**, *arrivant par le magasin avec le Curé.*

Entrez, Monsieur le Curé, il est là.

**LE CURE**, *il vient à Héribert qui s'est levé.*

Mon pauvre enfant !

**HERIBERT**

Vous savez tout, Monsieur le Curé ? (*Ils redescendent au premier plan.*)

**LE CURE**

Oui, ta mère que j'ai rencontrée au départ de la poste m'a mis au courant en deux mots.

**GEDEON**, *à Faustine.*

Qu'avais-tu encore à courir là-bas ?

**FAUSTINE**

J'ai entendu la fin de la discussion et, lorsque j'ai vu

Erica partir en courant, je l'ai poursuivie dans l'espoir de la ramener. Mais hélas ! elle allait plus vite que moi, et, quand j'arrivai sur la place, l'auto postale démarrait dans un nuage de poussière !

**LE CURE**

Mes bons amis, que je vous plains !

**GEDEON**

Merci, Monsieur le Curé, de votre sympathie.

**HERIBERT, amer.**

Que vais-je devenir ? Malheureuse ! tu as gâché ma vie et celle de mon petit Maxime. La tienne aussi ! (*éclatant.*) Ce Schula ! Bandit ! J'irai l'étrangler ce singe à lunettes d'écailles ! Etre immonde qui a déversé sa bave sur tout ce que j'aimais. J'irai demain lui coller deux balles dans la peau à ce macaque !.. Et la coquine aura la sienne !..

**FAUSTINE, épouvantée.**

On te mettra en prison ! (*De temps à autre, elle s'essuie les yeux avec son mouchoir.*)

**HERIBERT**

N'aie crainte, la mère, il me restera bien encore une balle. Les gendarmes n'auront pas le souci de m'arrêter.

**LE CURE**

Et sur un premier malheur, peut-être réparable, tu en auras entassé d'autres... irréparables.

**HERIBERT**

Que m'importe, à présent, l'irréparable !

**LE CURE**

Héribert, n'oublie pas ton fils ; songe que tu es chrétien et que le pardon des offenses...

SCENE XI

**LES MEMES, EPHYSE LUGON**

*(Ephyse entre en trombe par le fond. Il est arrêté sur la porte par Gédéon qui s'est précipité à sa rencontre.)*

**GEDEON**

Toi ? de nouveau !...

**EPHYSE**

Monsieur Gédéon, j'ai à vous parler immédiatement.

**GEDEON, impatienté.**

Je n'ai, en ce moment, ni la tête, ni le cœur aux discussions.

**EPHYSE**

Il ne s'agit pas de discuter. Je viens de recevoir de la Banque Panchaud un coup de téléphone me chargeant de vous transmettre une terrible nouvelle. L'ingénieur Schula a été trouvé mort dans sa chambre ce matin vers onze heures.

**TOUS**

Lui ?...

**EPHYSE**

Il gisait dans un fauteuil, la tempe fracassée d'une balle. Sur le bureau, une lettre annonçait sa funeste détermination, à peu près en ces termes :

« J'ai reçu ce matin de mon homme d'affaires de Budapest la confirmation de l'échec de ses dernières tentatives pour sauver le groupe hongrois de mes entreprises. Demain le bilan doit être déposé. C'est le crack qui entraînera la faillite inévitable de toutes les filiales de la Société Hongroise et Européenne des grands Hôtels. Je me supprime pour éviter la honte d'une ruine totale. »

Le banquier Panchaud me pria, par la même occasion, de vous demander si vous aviez pris connaissance de son express.

## GEDEON

Non, je ne l'ai pas ouvert. Je pensais que c'était son chèque trimestriel. (*Il tire de sa poche la lettre express, prend un couteau sur la table, ouvre le pli et lit.*)

Monsieur Gédéon MABILLARD, ...

. . . . Si les intérêts trimestriels que nous vous versons pour le compte du Restaurant Weissmann et C<sup>ie</sup>, ne l'ont pas été à la date ordinaire, ce n'est pas négligence de notre part, mais parce que le compte de dépôt de dite Maison se trouve épuisé. Nous croyons savoir de bonne source que certaines spéculations hasardées des administrateurs de la Société Hongroise et Européenne des Grands Hôtels ne sont pas étrangères à ce nouvel état de choses. Nous tenons à vous avertir, car il est probable que, sous peu, nous serons dans l'obligation d'exiger de vous le versement de votre caution de 50.000 fr. qui garantit l'emprunt consenti par nous, au mois de janvier dernier, à MM. Weissmann et Schula. » (*Il se laisse tomber sur une chaise à gauche de la table, la tête dans les mains.*) Alors c'est la ruine !

## HERIBERT

J'en ai bien peur.

GEDEON, à Héribert et Faustine.

Voilà où nous ont conduits vos absurdes rêves de fortune. Demain nous serons plus gueux qu'avant notre mariage. Que n'ai-je suivi ma manière de voir, au lieu d'écouter les conseils d'une femme ambitieuse !

## FAUSTINE

Ils avaient l'air si honnêtes, ces messieurs, et les intérêts qu'ils nous versaient étaient si élevés.

## GEDEON

Passé encore pour les fonds placés dans l'affaire ! Mais cette caution ! J'avais bien raison de n'en pas vouloir entendre parler. Pendant plus d'un mois, à vous deux, vous m'avez rendu la vie impossible. En fin de compte, j'ai cédé, à cause de toi, Faustine ; pour ne pas t'humilier,

Héribert. Et c'est moi maintenant, l'humilié !... (*Long silence.*) Ephyse, va, de ce pas, dire au comité du parti que je retire ma candidature à la présidence. Et puis tu reviendras dans la soirée, que nous parlions de la vente du Chalet des Glaciers. (*Il prononce à peine ces dernières paroles.*)

**EPHYSE**, *dissimulant mal sa joie.*

Entendu ! mais je ne sais pas trop si le Majestic maintiendra son offre de 50.000 fr. Le bâtiment est loin d'être neuf, et...

**LE CURE**, *impératif.*

Ephyse, cela suffit. Laissez-nous.

**EPHYSE**

Bien, bien, on s'en va. (*obséquieux.*) Mes hommages, Monsieur le Curé, (*arrogant.*) Salut, Gédéon, à bientôt. Au revoir, Faustine. (*à part.*) Ephyse Lugon, à toi la présidence et une bonne petite commission sur la vente du chalet ! (*Il sort par la droite.*)

## SCENE XII

**LES MEMES, moins EPHYSE**

**LE CURE**

Etre sans vergogne et sans cœur !

**GEDEON**

Il y a longtemps que je le connais. Jamais la femme n'a voulu en convenir. Selon elle, je ne le traitais pas avec assez d'égards. Il suffit qu'on lui fasse quelques compliments et la voilà partie. (*Furieux.*) Contemple ton ouvrage, malheureuse Faustine : la ruine morale de notre fils ajoutée à notre ruine matérielle ! Ce mariage, c'est toi qui l'as voulu ; ces placements merveilleux, c'est ton chef-d'œuvre. Tu as bien travaillé !...

**FAUSTINE**, *qui pleure silencieuse dans un coin.*

C'était pour lui.

**HERIBERT**, *s'échauffant.*

Père, ne vous en prenez pas uniquement à votre femme. Moi aussi, je suis coupable. J'ai aimé ; j'ai été faible, aveugle. Mais, n'avez-vous aucune responsabilité dans ce désastre ? En serions-nous là, si vous n'aviez pas abdiqué votre autorité paternelle ? Dès mon enfance, vous avez plié devant moi ; vous avez toujours cédé à mes larmes ; tous les hochets que je réclamaïis en trépignant, tous les jouets que je vous ai demandés plus tard, vous me les avez donnés ; enfin, lorsque, suprême caprice d'enfant gâté, j'ai voulu Erica, malgré les différences de race et d'éducation, vous n'avez pas su dire non et vous en avez passé par où j'ai voulu.

**GEDEON**

Héribert, cesse ces reproches, ils sont intolérables. C'est assez de m'avoir conduit à la ruine.

**FAUSTINE**, *suppliante.*

Gédéon !

**GEDEON**

Tais-toi !

**LE CURE**

Mes bons amis, calmez-vous. Vous n'ajouterez pas à tant de malheurs celui de la désunion entre vous. Ne vous accusez pas l'un l'autre. Vous avez chacun vos torts ; à quoi bon vous le dissimuler ? Reconnaissez-les franchement devant Dieu, pardonnez... et... recommencez votre vie ancienne. Gédéon, vous le guide prudent, avouez que vous n'avez pas été pour votre foyer le chef qu'il était en droit d'attendre. Vous saviez pourtant d'expérience, qu'il est des cas où il faut s'opposer, même par la force, aux caprices du touriste dont le sort vous est confié. Avez-vous fait cela pour votre fils ? (*Gédéon soupire.*) N'avez-vous pas renoncé à votre autorité ? N'avez-vous pas abandonné imprudemment à d'autres, au hasard lui-même, le soin d'éduquer Héribert ?

### **GEDEON**

C'est, hélas ! trop vrai.

### **LE CURE**

Vous, Faustine, avez aussi de graves torts. Vous aimez trop l'argent. Vous avez oublié qu'il importe à une mère de laisser à ses fils un héritage de vertu et de foi, plutôt que titres en banque.

### **FAUSTINE**

En suis-je au moins assez punie.

### **LE CURE**

Toi, mon pauvre garçon, tu as cru tourner le dos au pays et c'est lui qui se venge. Combien en ai-je vu déjà qui commirent la même faute. Leurs pères avaient gagné une petite fortune dans la montagne, et grâce à elle. Ingrats sans y penser, ils l'ont fuie et sont allés s'établir loin d'elle, dans les villes. Presque tous en sont revenus gueux, ou leur fils. Cependant elle ne rejette jamais le prodigue à son retour ; elle lui fournit toujours quelques arpents à cultiver, un vieux « mazot » que l'on répare... et la vie continue.

### **HERIBERT**

Que vous avez raison, Monsieur le Curé, j'en fais la triste expérience. Mais laissez-moi vous avouer que, ma terre, jamais je ne l'ai reniée. Je me suis détourné d'elle, c'est vrai ; mais au fond de mon être vivait profondément le souvenir du « Vieux Pays » et c'était sans doute son appel inconscient qui ruinait ma santé. Je suis mieux depuis mon retour au sol natal...

Mais, à quoi bon la santé ? Que devenir maintenant que tout est détruit ?

### **GEDEON**

Oui, que deviendrons-nous ?

### **LE CURE**

Ce petit fonds (*il montre le bazar*) vous reste. Quelques propriétés, certainement. Vous recommencerez.



Jusqu'à ce qu'elle soit une petite vieille toute ratatinée, Faustine continuera ici son dur labeur. Vous, Gédéon, vous reprendrez la corde et le piolet avec les étrangers et ne les déposerez que lorsque vos forces vous trahiront. Vous formerez à votre école votre Héribert qui trouvera dans la montagne un dérivatif à sa douleur. Ces plaies-là, je le sais, ne se guérissent pas en un jour. (*A Héribert.*) Pourtant l'amour de ton petit Maxime et le soin que tu prendras de façonner son cœur, y mettront quelque baume. Erica reviendra peut-être, après avoir beaucoup souffert. Sans aucun doute, son absence se prolongera, car l'orgueil est une herbe drue. Mais toi, pendant ce temps, mon fils, tu auras trouvé sur l'alpe si proche de Dieu, la patience de l'attendre et le courage de pardonner.

Allons, mes enfants, vous ferez comme la forêt dévastée par l'avalanche. Au printemps suivant elle repousse, parmi les troncs hachés, de jeunes plantes d'abord timides et noueuses qui, cependant avec les années, lui rendront sa splendeur ancienne. Elle est en cela la force de notre Valais, qu'il dure et sait renaître dans la patience.

## GEDEON

Il te faudra faire ta résignation, mon fils ; et moi, la mienne.

## FAUSTINE

Bien sûr !

**HERIBERT**, *faisant un signe d'approbation.*

Oui... l'avalanche... !

## R I D E A U

**Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires hors commerce, sur vergé, numérotés à la presse de 1 à 20.**